

## Commission Petits éditeurs BiB92 ~ Sélection mai 2023

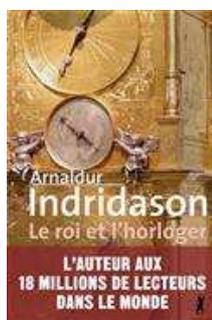


Paris de nos jours. Constance, brillante avocate, décroche enfin le poste de ses rêves dans un cabinet prestigieux et vit le parfait amour avec Lucas, pour qui elle a tout quitté. Cependant, cette situation est loin d'être idyllique, car son petit ami est marié et n'a toujours pas quitté le domicile conjugal.

Lors de la signature de son contrat, la jeune femme se retrouve à la croisée des chemins lorsqu'elle prend connaissance d'une clause qui pourrait remettre en question son avenir professionnel et amoureux. Commence, alors, pour elle le premier jour du reste de sa vie...

Comme dans ses ouvrages précédents, Maud Ankaoua vulgarise habilement, au sein d'un récit initiatique, les principaux concepts de développement personnel. Elle offre, via le prisme de la fiction, une mise en pratique détaillée de ses conseils. Ici, chaque chapitre aborde, parfois avec un peu trop de rigueur, les thématiques en lien avec l'estime et l'amour de soi. Les aventures de Constance participent à une meilleure assimilation et compréhension de ces préceptes. Grâce à ce dispositif, l'auteure pousse à la réflexion son lecteur. Au fil des pages, le texte délivre un message universel plein d'espoir et d'humanité. Avec Plus jamais sans moi, l'auteur vise encore une fois juste avec son roman lumineux et rempli de bienveillance. À lire sans modération !

**Ankaoua, Maud. - Plus jamais sans moi. - Eyrolles. - 352 p. - 19 €**



Copenhague, palais de Christianborg, fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans les collections royales, dort une magnifique horloge, créée en 1592, par le Suisse Isaac Habrecht. C'est un chef d'œuvre pourvu d'automates qui indique non seulement les heures du jour et de la nuit, mais aussi les phases de la lune et la course des planètes. Hélas, elle ne fonctionne plus, malgré l'examen consciencieux de plusieurs générations de savants et de maîtres ouvriers qui ont tenté de la réparer. Au fil des ans, des pièces de l'horloge ont même été vendues !

Jon Sivertsen, horloger islandais, connaît ce chef d'œuvre. Il possède même le carnet de dessins de son maître d'apprentissage, qui a tenté jadis de la restaurer, sans succès. Après avoir réparé les pendules du palais, Jon Sivertsen demande à étudier l'horloge d'Isaac Habrecht et se prend de passion pour la merveilleuse mécanique. Un soir qu'il travaille sur le chef d'œuvre, il est surpris par le roi Christian VII, vêtu d'une simple chemise de nuit. Le roi, un peu fou, demande à l'horloger de lui parler de son passé. En racontant l'histoire de son père, Jon Sivertsen immerge le lecteur dans une enquête qui s'est déroulée dans l'Islande du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un pays rude, aux mœurs et coutumes archaïques.

Avec Le roi et l'horloger, Arnaldur Indridason surprend en changeant de registre. Il livre ici un roman historique noir, très bien écrit, dans un style fluide qui fera découvrir au lecteur les mentalités islandaises de l'époque et les souffrances engendrées par une monarchie trop autoritaire.

**Arnaldur Indridason. - Le roi et l'horloger. - Métailié. - Traduit de l'islandais. - 360 p. - 22,50 €**





S'étant fait le serment de s'aimer au-delà de la mort, deux amants, Chloé et Corvus, se retrouvent sous des apparences différentes du Moyen Age jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, dans la bibliothèque d'un couvent dominicain, au cœur du quartier juif d'Amsterdam, à travers les forêts de la province de Nijni Novgorod, sur la lande du Wessex et non loin du front à la fin de la Première Guerre mondiale.

Une très belle écriture pour un roman très original, tant sur le fond que sur la forme. En effet, l'auteur alterne les périodes historiques avec de multiples personnages qui, au final, forment un seul et même duo amoureux. C'est très subtil mais au risque parfois, de perdre un peu le lecteur. Malgré tout, je me suis "prise au jeu" grâce à la narration romanesque. Nathalie Bauer laisse au lecteur le choix d'interpréter la fin : remplie d'espoir ou dramatique...

**Bauer, Nathalie. - Qui tu aimes jamais ne perdra. - P. Rey. - 296 p. - 22 €**



Léonard, veuf solitaire, a été rejeté par ses enfants en raison de son passé. Cela fait 25 ans que Léonard vit reclus, coupé de sa famille. Sa vie est marquée par les remords et les regrets. Quand il fait un infarctus, ce sont des moments-charnière qu'il revoit dans le désordre. Léonard se livre enfin et revit les moments clés, livrés en plusieurs thèmes ; : joie, douleur, honte échec, succès, ou tristesse... Faire « le grand saut », c'est passer de vie à trépas.

« Le grand saut », c'est aussi ce que fait Zoé, 10 ans, lorsqu'elle s'élance du plongeur de la piscine, devant ses parents admiratifs et inquiets. Mais pour qui Zoé saute-t-elle ? Pour sa mère tant attendue qu'elle est devenue un fantôme, qui a sombré lors d'un drame. Zoé se donne pour mission de redonner le sourire à sa maman. Un état inexplicable qui les laisse avec son père impuissants.

Les destins de Léonard et de Zoé s'entremêlent. Deux personnages opposés qui s'unissent malgré les obstacles. Deux sauts dans l'inconnu pour deux êtres que rien ne semble relier. Ces « grands sauts » vont tout faire basculer. Emilie, la fille de Léonard et mère de Zoé, tentera des années plus tard, la rancune un peu passée, de reprendre contact et de faire le grand saut, comme sa fille.

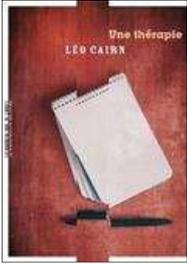
Thibault Bérard livre de nouveau un roman bouleversant, sensible, profond, humain. Il confirme son talent à explorer la complexité des relations familiales. Qu'est-ce qu'une vie sinon une suite de choix, d'erreurs et de succès ? Comment des décisions peuvent-elles faire basculer un destin individuel ou toute une famille ? Comment l'amour peut-il l'emporter, conduire au pardon, ou sauver de la dépression ? Il est question de courage et de lâcheté, d'amour, de solitude et de secrets.

J'ai lu ce roman-uppercut d'une traite, touchée par la puissance des émotions qu'il dégage, par la justesse des situations, par la profondeur des réflexions et par l'originalité de sa construction.

Partez explorer ces liens familiaux, ces secrets non cicatrisés, grâce à une plume envoûtante !

**Bérard, Thibault. - Le grand saut. - L'Observatoire. - 203 p. - 20 €**





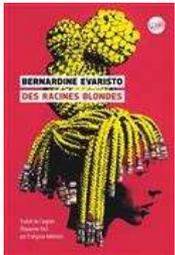
Ce roman à deux voix est intrigant.

Les chapitres alternent, le “je” de Monsieur Frédérique et le “je” de son thérapeute se répondent. A l’image des poupées russes qui fascinaient Monsieur Frédérique enfant, le récit multiplie les mises en abyme. Monsieur Frédérique a tenté de se suicider en s’injectant une dose massive d’insuline, dévasté par une passion amoureuse mortifère. Mais ce n’est pas un patient ordinaire. Eminent psychiatre, il s’est follement épris d’une jeune consœur, Emma.

Pour la première fois de sa vie, il perd tout contrôle. Psychiatre militaire, il a pourtant côtoyé les pires traumas. Il fascine son thérapeute par son calme et sa bienveillance et l’intrigue aussi par sa complexité. Très discret, il est un confident de choix pour des patientes fragilisées. Peu à peu, il dévoile les mécanismes de sa descente aux enfers.

Ce premier roman est plutôt réussi et son dénouement est habile. L’auteur connaît bien son sujet (peut-être trop parfois) puisqu’il est lui-même psychiatre et a exercé à plusieurs reprises dans des zones de conflit.

**Cairn, Léo. - Une thérapie. - La Manufacture de livres. - 355 p. - 21 €**



Avec beaucoup de précision, Bernardine Evaristo inverse l’histoire des Blancs et des Noirs en suivant le destin de Doris enlevée toute jeune à sa famille anglaise, de son nom d’esclave Omorenomwara : une uchronie, un monde imaginaire, où l’on retrouve tous les mythes, mais inversés du monde des esclaves aux États-Unis, comme ce métro souterrain qui fait référence au fameux underground "rail road" qui n’avait rien d’un train souterrain, mais était composé des routes, des réseaux empruntés réellement par les esclaves qui fuyaient leur condition. Le sort de Doris est, au début de sa captivité, relativement privilégié, mais suite à sa tentative d’évasion, elle doit travailler dans une plantation de canne à sucre où une cruauté sans nom sévit. Malgré tous les événements tragiques auxquels elle est confrontée, sa volonté de survivre et d’échapper à sa condition ne se dément jamais.

Cette inversion de l’Histoire nous bouscule. Par exemple, les canons de beauté dans ce monde qui sont noirs : les Blancs veulent leur ressembler et les Noirs aiment l’exotisme des Blancs. En nous mettant dans la peau de son héroïne, l’autrice nous fait vivre l’esclavage de l’intérieur.

C’est un récit qui m’a happé de bout en bout.

Des racines blondes a été publié en 2008, sous le même titre, en anglais. C’était l’un des premiers romans de Bernardine Evaristo.

### **2<sup>eme</sup> avis :**

Roman uchronique satirique. L’auteur imagine que l’Afrique a conquis le monde et que des millions d’Européens sont esclaves, les Blancs sont donc en esclavage et les Noirs dominant.

Née en Angleterre dans une famille de laboureurs, Doris est kidnappée par des trafiquants, revendue et envoyée comme esclave dans le Nouveau Monde dans les plantations de canne à sucre. Aux côtés de la solide Viking, elle découvre la culture métissée des esclaves. Doris subit des humiliations, mais rencontre aussi de la solidarité. Elle sait lire, oscille entre domination et rébellion. Cette héroïne touchante évolue. Doris, rebaptisée par son maître, est contrainte de porter ses cheveux raides en cerceaux tressés autour de la tête. Elle doit marcher pieds nus et seins nus. Les blancs affranchis essaient de se bronzer, les riches se font opérer pour aplatiser leur nez...

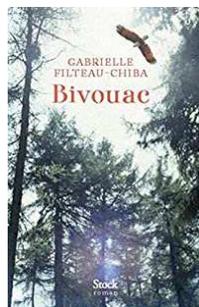
C’est à travers l’histoire de la jeune paysanne que le lecteur découvre la torsion historique choisie par l’auteur. Un parti pris ingénieux qui inverse les rôles pour renforcer la satire. Tous les préjugés raciaux sont présents, mais les victimes ne sont plus les mêmes. Les blancs ont un petit crâne, donc ils ne peuvent pas être intelligents. Ils sont fainéants, sans culture, ils se ressemblent tous, ils ne sont pas beaux. On ignore à quelle période se passe cette histoire, même si elle nous fait penser au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Roman original : l'inversion Noirs/Blancs est plus percutante et dénonce de façon marquante toutes les horreurs subies par les Noirs. Les couleurs sont inversées. L'Afrique civilisée a construit une culture et une économie dynamique, notamment en capturant des Européens et en les utilisant comme esclaves.

Au milieu du roman, Bernardine Evaristo inclut un essai écrit par le propriétaire de Doris sur "La véritable nature du commerce des esclaves & remarques sur le caractère et les coutumes des européens ». Ce faux mémoire regorge de thèses scientifiques fumeuses et de valeurs morales pour justifier l'esclavage.

Des racines blondes est aussi drôle que tragique. L'absurdité et l'illégitimité de la domination d'un peuple sur un autre pourrait être une farce si ce n'était pas réel. Les noms de lieux détournés de lieux anglais réels sont assez amusants.

**Evaristo, Bernardine. - Des racines blondes. - Globe. - Traduit de l'anglais. - 306 p. - 23,50 €**



Le roman (que j'ai découvert être la suite d'une trilogie) aborde la vie en communauté d'un groupe d'activistes écologistes québécois qui organisent un « bivouac militant », une occupation pacifique d'une forêt de pins afin de la préserver du groupe industriel qui veut la raser pour faire place à un oléoduc.

J'ai apprécié le réalisme dans la confrontation entre les militants, les habitants et les industriels. Loin de la naïveté, l'autrice montre l'asymétrie des moyens entre ceux qui détiennent les capitaux et les formes de résistance.

Le choix de ne pas traduire les dialogues en québécois donne un côté vivifiant au récit et le situe dans son contexte culturel (un glossaire à la fin du livre est présent).

Petit bémol, à mon avis, l'autrice donne une place trop importante à la romance entre les personnages qui reste malgré tout banale.

**Filteau-Chiba, Gabrielle. - Bivouac. - Stock. - 412 p. - 22 €**



Hélène ou la solitude est l'histoire simple et poignante d'une petite Libanaise. Dans l'enthousiasme francophile de Beyrouth en 1919, elle épouse un sous-officier de spahis. Déracinement en France, allées et venues de Beyrouth à Strasbourg, de Damas à Deir Ez-Zor sur l'Euphrate, du désert de Syrie au désert hallucinant de Paris, et, partout, la même fatalité de portes battantes ouvertes sur le vide. Bref, une existence vécue dans l'attente d'un paradis inaccessible, au milieu d'un monde de passants tantôt fraternels.

Le roman en lui-même est un drame poignant, mélancolique. Les turpitudes d'Hélène nous rendent son courage que plus visible. Elle est malgré elle la douceur incarnée, et ne se risque à la liberté qu'une ultime fois. C'est un beau roman à l'ancienne, des personnages entiers,

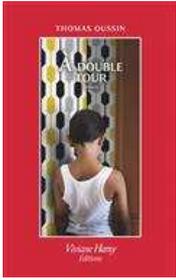
des tragédies parsemées de sourires, d'amour, des escapades entre deux continents, une certaine philosophie du destin, et un style fluide agréable aux tournures élégantes.

Première fois publié en 1986, ce roman est une réédition. L'auteur (1905-1997) est connaisseur, pratiquant, et admirateur de la Syrie, il a vécu notamment à Damas, Alep et Beyrouth, enseignant en philosophie et ancien résistant il a continué à mener des missions en Afrique pour L'UNESCO.

*Cf article d'Hervé Bel : « Lisez la première page, vous n'arrêterez plus. »*

<https://actualitte.com/article/17991/ensables/les-ensables-helene-ou-la-solitude-de-jean-gaulmier>

**Gaulmier, Jean. - Hélène ou la solitude. - La Belle étoile. - 549 p. - 15,50€**



Le narrateur est un enfant de 8 ans, séquestré avec sa grande sœur par sa mère depuis le départ du père. L'enfer dure deux ans avant qu'ils puissent retrouver le monde extérieur et une vie "normale" ! On n'a guère d'explications sur la cause du comportement de la mère.

Une dizaine d'années plus tard, Victor revient sur les faits, en mêlant souvenirs, procès, commentaires de Ma, sa grand-mère maternelle, taiseuse, mais aimante, grâce à laquelle il a pu se reconstruire.

Comment surmonter un tel traumatisme ? Même si sa mère est plus proche d'un bourreau que d'une mère, Victor ne parvient pas à la détester. Il hésite/oscille entre celle qu'elle devrait être et cette personne cruelle avec ses propres enfants. Son fils espère toujours retrouver une femme aimante malgré le cauchemar qu'il vit. Est-ce autobiographique ?

L'atmosphère est pesante, comme l'annonce l'illustration de la couverture. Les mots sont justes, les ressentis aussi, sans tomber dans le mélodramatique. Une histoire révoltante, extrêmement bien traitée. Roman percutant et bouleversant de justesse et de réflexions sur la culpabilité et le pouvoir de résilience des enfants. (sujet proche de Stéphanie Kalfon : Un jour, ma fille a disparu dans la nuit de mon cerveau).

**Oussin, Thomas. - A double tour. - V. Hamy. - 129 p. - 15 €**



Ils sont quatre dans la Fiat 500 noire... Ainsi commence ce roman qui nous entraîne sur « la route des Estuaires » : c'est le nom d'un tronçon de l'autoroute reliant Paris à St Pair sur Mer dans la Manche, achevé dans les années 70. Nous sommes en 2020 en plein confinement, la famille réunie quitte Paris et se réfugie précipitamment dans leur résidence secondaire.

Ce trajet où se superpose 50 ans de souvenirs est le fil conducteur de l'auteure pour évoquer « la mort de son petit frère de deux mois ». Événement dont elle ne peut se souvenir vu son jeune âge (20 mois) et qu'elle n'a pu relater que grâce à la consultation d'albums de famille et surtout à l'intervention d'un témoin, Maryvonne, la jeune fille au pair de l'époque, qui l'a contactée cinquante ans après le drame. C'est sur ce point aveugle de sa petite enfance qu'elle mène sa propre enquête et essaie de retrouver des réponses et des souvenirs de ce petit frère disparu.

Au fil de la lecture, le déroulé de l'enquête devient plus clair, mais non réellement abouti. On apprend qu'au moment du drame ce n'était pas Maryvonne qui gardait l'enfant, mais sa cousine de 16 ans environ, l'affaire est classée. On apprend juste que le bébé présentait un traumatisme crânien.

L'auteure m'a un peu perdue dans ses références cinématographiques et j'ai trouvé que l'évocation de ses souvenirs désordonnés et imprécis n'ont pas apporté de logique dans la construction du récit, ni dans sa compréhension. Cependant, j'ai aimé la lecture et l'écriture de ce roman autobiographique, qui permet de comprendre à quel point les non-dits et le silence qui entourent un drame peuvent avoir des répercussions sur un enfant. Peut-être aussi parce que ce bout de route entre Paris et Granville me rapproche de mes propres souvenirs et de mon enfance...

## **2<sup>ème</sup> avis :**

Julie Wolkenstein part dans sa maison de famille à Saint-Pair-sur-Mer, maison de la Belle Epoque avec vue sur la Manche, décor également de Et toujours en été. Elle reprend une nouvelle fois l'autoroute normande, depuis Paris jusqu'à la baie du Mont-Saint-Michel, afin d'en réviser le tracé et de documenter son passé. L'auteur s'amuse à comparer les mérites et différences du trajet Paris/Granville par l'A13 ou en train. Un régal si vous connaissez les lieux !

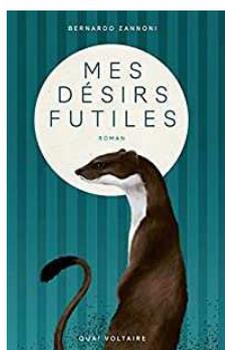
Puis, ce récit tourne à l'émouvante reconstitution autobiographique. Cette route des estuaires prend toute sa place

dans ce récit autobiographique. L'itinéraire est le prétexte à des allées et venues dans sa mémoire, et à l'évocation de son frère disparu dont elle n'a pas de souvenirs : Éric, né en décembre 1969, est mort en janvier d'un traumatisme crânien inexplicable. Comment a-t-elle ressenti, à deux ans, la perte de ce bébé ? Julie Wolkenstein raconte comment cette mort tragique a plané sur l'histoire familiale durant cinquante ans. Pour comprendre comment ses parents ont vécu après ce drame, elle enquête sur ce drame survenu en 1970. Elle relit les articles écrits par son père dans Le Monde, interroge ses souvenirs, l'album photos. Maryvonne, sa nounou et témoin du drame, en découvrant une photo de Julie, l'invite en Bretagne en 2020.

La route des estuaires est l'histoire d'un silence, où l'auteur restitue avec mélancolie le passé et propose ses interprétations. L'ombre de son petit frère plane sur ce voyage intime. Ce récit, naviguant entre gaieté et gravité, est écrit pour éclairer le mystère de cette disparition et saisir les traces qu'elle a imprimées en elle.

L'évocation désordonnée des souvenirs de l'auteur ne gêne en rien la lecture. Cette histoire banale par son thème s'avère être une quête du passé et des secrets de famille, pleine de sensibilité. Les non-dits laissent la place à l'imagination. C'est un travail de mémoire poignant, fait d'allers et retours, comme un voyage entre passé et présent. On ne lâche pas ce roman attachant.

**Wolkenstein, Julie. - La route des estuaires. - POL. - 141 p. - 17 €**



Archy naît dans une tanière au milieu de la forêt, au sein d'une portée de fouines. Son père a été tué par l'homme, et sa mère se démène pour nourrir ses petits au cœur de l'hiver.

Très vite, Archy comprend qu'il doit lui aussi chasser s'il veut garder sa place dans la famille. Mais à peine s'est-il essayé à piller un nid qu'il se blesse. Son destin prend alors un sombre tour : devenu inutile à sa mère, il est vendu à un vieux renard cruel, Solomon le prêteur sur gages, qui en fait son esclave puis son apprenti avant de lui révéler son secret : il connaît l'existence de l'écriture, de Dieu et de la mort...

Ce livre est à mi-chemin entre le roman d'initiation et la fable. Les animaux se comportant presque comme des humains ne sont pas une façon de nous représenter autrement car la dimension animale est primordiale. L'un des principaux thèmes abordés est la différence entre l'homme et l'animal. C'est un conte philosophique dur, sombre et mélancolique. De rares moments de joies parsèment l'histoire et chaque épreuve est motif d'enseignement. L'enseignement d'Archy est philosophique, moral, spirituel. Il va apprendre l'existence du temps et de la mort, savoir propre à l'homme, et se débattre contre son côté primal.

Il est difficile de classer cet ouvrage sans le comparer à Watership Down de Richard Adams ou au Roman de Renart, néanmoins le style est fluide agréable, la lecture est avenante. C'est une petite découverte que l'on peut proposer sans risque.

**Zannoni, Bernardo. - Mes désirs futiles. - La table ronde. - 217 p. - 22,50€**



## LIVRES NON RETENUS

AUTEUR	TITRE	EDITEUR
Dee, Jonathan	<u>Sugar Street</u>	<i>les Escales</i>
Dubravka Ugresic	<u>La renarde</u>	<i>Québec Amérique</i>
Marashi, Nasim	<u>L'automne est la dernière saison</u>	<i>Zulma</i>

